

11 novembre 2012, discours au monument aux morts

Il y a quelques mois, contre toute attente et en créant la surprise, le Comité Nobel a attribué le prix Nobel de la paix à l'Union Européenne. Ce fait, peu commenté et vite oublié, est pourtant majeur. Il doit être mis en regard de l'armistice que nous commémorons aujourd'hui. Quel chemin accompli depuis ce 11 novembre 1918, où l'Europe se réveillait en ruine à l'issue d'une nuit d'horreur de quatre années, pour mieux y replonger encore vingt ans après.

Certes, cette Europe qui obtient le prix Nobel est souvent accusée à juste titre d'être technocratique, antidémocratique, gouvernée non par nos représentants mais par une commission de techniciens ne rendant aucun compte aux citoyens et ne connaissant pas leurs besoins, le tout dans une orientation libérale. Tout cela est vrai, mais cette Europe est pour nous un gage de paix. C'est le fruit de la volonté sans failles d'hommes et de femmes qui, à l'issue de la Seconde Guerre Mondiale, ont compris que la haine, la xénophobie, le nationalisme exacerbé, ne pouvait déboucher que sur la guerre.

C'est ce qui n'a pas été compris en 1918, après ce 11 novembre, les nations européennes demeurant dans la logique du vainqueur et du vaincu, de l'affrontement des peuples, de l'humiliation et de la réparation voire de la vengeance. Si les individus peuvent développer de tels sentiments, encore que cela ne les grandisse pas, des sociétés, des nations ne le peuvent pas impunément, sauf à compromettre leur avenir même.

Il aura fallu une seconde déflagration mondiale, encore plus barbare que la précédente, pour que des hommes décident d'en finir et de tendre la main à leur voisin, sans oublier, mais en décidant fermement de rompre avec la spirale de haine qui a déferlé sur l'Europe pendant plus de 200 ans.

Décidant de rompre avec cette spirale, tous se sont attachés aux vertus de la démocratie, et c'est alors ouverte une période où la paix s'est durablement installée en Europe. N'oublions pas que la République n'a guère plus d'une centaine d'années, et que le Second Empire de Bonaparte n'a rien à envier à l'Allemagne de Bismarck. Les deux guerres mondiales sont les héritières de ces régimes et des mentalités qu'ils ont fait naître dans les esprits.

Un point commun entre les pères de l'Union Européenne : celui d'avoir traversé les deux conflits mondiaux, d'en avoir été tout à la fois les acteurs donc les victimes. En effet, s'il est bien une chose que les poilus ont rapidement comprise du fond de leurs tranchées, sous les déluges de feu et d'acier, c'est que la guerre ne grandit pas l'humanité. Pour qui ne s'arrête pas aux seules évocations des hauts faits d'armes et de courage repris dans les citations militaires, leurs propos en témoignent, leurs lettres l'attestent.

On l'oublie trop souvent, mais le doute les a rapidement assailli, le désespoir, la résignation rongent leur quotidien partagé avec la peur et l'horreur.

La censure militaire mise en place a cherché à construire une image de la guerre loin de la réalité, à empêcher tout propos lucide sur la situation de sortir des lignes. Pourtant les courriers qui ont fini dans les archives de l'état et n'ont jamais été remis à leur destinataire témoignent que les poilus ne manquaient pas de lucidité sur l'absurdité sans limite de la guerre, sur son absence totale de sens, sur l'incapacité du commandement obstiné, hautain et aristocratique, sur le naufrage humain qu'elle représente, pour eux, les sans grades de l'humanité. Ces courriers contrastent totalement avec les manuels d'histoire d'alors qui glorifiaient le sacrifice pour la patrie, la grandeur de la guerre, la bassesse du boche. C'est par de tels propos que des générations étaient forgées à se battre, mais la réalité est autre.

Ainsi, un exemple parmi tant d'autres : le soldat Eugène écrit le 30 mai 1917 à Léonie, son épouse.

" Léonie chérie. J'ai confié cette dernière lettre à des mains amies en espérant qu'elle t'arrive parce que je veux aujourd'hui témoigner de l'horreur de cette guerre.

Quand nous sommes arrivés ici, la plaine était magnifique. Aujourd'hui, les rives de l'Aisne ressemblent au pays de la mort. La terre est bouleversée, brûlée. Le paysage n'est plus que champ de ruines. Nous sommes dans les tranchées de première ligne. En plus des balles, des bombes, des barbelés, c'est la guerre des mines avec la perspective de sauter à tout moment. Nous sommes sales, nos frusques sont en lambeaux. Nous pataugeons dans la boue, une boue de glaise, épaisse, collante dont il est impossible de se débarrasser. Les tranchées s'écroulent sous les obus et mettent à jour des corps, des ossements et des crânes, l'odeur est pestilentielle.

Tout manque : l'eau, les latrines, la soupe. Nous sommes mal ravitaillés, la galetouse est bien vide ! Un seul repas de nuit et qui arrive froid à cause de la longueur des boyaux à parcourir. Nous n'avons même plus de sèches pour nous réconforter parfois encore un peu de jus et une rasade de casse-pattes pour nous réchauffer.

Nous partons au combat l'épingle à chapeau au fusil. Il est difficile de se mouvoir, coiffés d'un casque en tôle d'acier lourd et inconfortable mais qui protège des ricochets et encombrés de tout l'attirail contre les gaz asphyxiants. Nous avons participé à des offensives à outrance qui ont toutes échoué sur des montagnes de cadavres. Ces incessants combats nous ont laissé exténués et désespérés. Les malheureux estropiés que le monde va regarder d'un air dédaigneux à leur retour, auront-ils seulement droit à la petite croix de guerre pour les dédommager d'un bras, d'une jambe en moins ? Cette guerre nous apparaît à tous comme une infâme et inutile boucherie.

Le 16 avril, le général Nivelle a lancé une nouvelle attaque au Chemin des Dames. Ce fut un échec, un désastre ! Partout des morts ! Lorsque j'avais les sentiments n'existaient plus, la peur, l'amour, plus rien n'avait de sens. Il importait juste d'aller de l'avant, de courir, de tirer et partout les soldats tombaient en hurlant de douleur. Les pentes d'accès boisées, étaient rudes. Perdu dans le brouillard, le fusil à l'épaule j'errais, la sueur dégoulinant dans mon dos. Le champ de bataille me donnait la nausée. Un vrai charnier s'étendait à mes pieds. J'ai descendu la butte en enjambant les corps désarticulés, une haine terrible s'emparant de moi.

Cet assaut a semé le trouble chez tous les poilus et forcé notre désillusion. Depuis, on ne supporte plus les sacrifices inutiles, les mensonges de l'état major. Tous les combattants désespèrent de l'existence, beaucoup ont déserté et personne ne veut plus marcher. Des tracts circulent pour nous inciter à déposer les armes. La semaine dernière, le régiment entier n'a pas voulu sortir une nouvelle fois de la tranchée, nous avons refusé de continuer à attaquer mais pas de défendre.

Alors, nos officiers ont été chargés de nous juger. J'ai été condamné à passer en conseil de guerre exceptionnel, sans aucun recours possible. La sentence est tombée : je vais être fusillé pour l'exemple, demain, avec six de mes camarades, pour refus d'obtempérer. En nous exécutant, nos supérieurs ont pour objectif d'aider les combattants à retrouver le goût de l'obéissance, je ne crois pas qu'ils y parviendront.

Comprendras-tu Léonie chérie que je ne suis pas coupable mais victime d'une justice expéditive ? Je vais finir dans la fosse commune des morts honteux, oubliés de l'histoire. Je ne mourrai pas au front mais les yeux bandés, à l'aube, agenouillé devant le peloton d'exécution".

La mystification de la victoire facile, du « A Berlin en quinze jours », n'a pas tenu longtemps, son absurdité tout comme celle de la guerre, ayant émergé dès le creusement des premières tranchées.

Si les réflexions de ces hommes avaient dès lors nourri la politique et la diplomatie européenne, les conditions de la Seconde Guerre Mondiale n'auraient pas été réunies. Il est en

effet beaucoup plus facile de propager la haine que la concorde, l'intolérance que l'ouverture d'esprit : c'est dans cette ornière que les nations européennes sont tombées pendant longtemps.

La paix est un combat que nous devons à ces hommes qui ont été envoyés en enfer à vingt ans, sacrifier leur vie vers d'improbables et vaines victoires. Ils ont alors compris le sens des propos de Jean Jaurès : « On ne fait pas la guerre pour se débarrasser de la guerre. ». C'est aussi ce qu'on a compris les pères de l'Europe qui ont décidé de tourner la page de l'inhumanité. C'est ce geste hautement courageux, celui de rompre avec la facilité séculaire de la haine comme moyen de gouverner les peuples, qui a été reconnu par ce prix Nobel, qui résonne en écho à nos « Morts pour la France ».